

Jeudi 27 février 2025_19h30_Salle del Castillo

Samuel Hasselhorn, baryton
Ammiel Bushakevitz, piano



Franz Schubert (1797-1828)

Licht und Schatten (1824-1825)

Des Sängers Habe (D.832)

Die junge Nonne (D.828)

Auflösung (D.807)

Die Allmacht (D.852)

Deutsche Tänze n°3 et 4 (D.366)

Der Einsame (D.800)

Abendstern (D.806)

Das Heimweh (D.851)

Auf der Bruck (D.853)

>

Fülle der Liebe (D.854)

Der blinde Knabe (D.833)

Normans Gesang (D.846)

Im Abendrot (D.799)

Deutsche Tänze n°2,4,5,6,7 (D.783)

Lied des gefangenen Jägers (D.843)

Totengräbers Heimweh (D.842)

Wiedersehn (D.855)

Franz Schubert, Licht und Schatten (1824-1825)

Les lieder de Franz Schubert à l'affiche du concert de ce soir ont presque tous été écrits il y a exactement deux cents ans, en 1825. Ils s'insèrent entre la composition de ses deux grands cycles, Die schöne Müllerin (1823-1824) et Winterreise (1827). Après l'achèvement du premier d'entre eux, Schubert ne livre que quatre lieder en 1824, parmi lesquels Abendstern D.806 et Auflösung D.807. L'année suivante se voit, au contraire, marquée par une floraison de pièces écrites sur des poèmes d'auteurs variés qui témoignent de la richesse de l'environnement littéraire de Schubert.

L'un des projets du compositeur à cette époque est de se faire connaître au-delà de l'espace germanophone, en mettant en musique des textes traduits en allemand, mais qui puissent aussi être chantés dans leur langue originale. Son ami Jakob Nikolaus Craigher de Jachelutta, poète polyglotte originaire de Vénétie, prévoit ainsi de lui proposer des traductions d'auteurs anglais, français, italiens de même qu'espagnols. Cet ambitieux projet ne verra finalement pas le jour, mais Schubert achève néanmoins trois lieder sur des vers de Jachelutta : Die junge Nonne D.828 et Totengräbers Heimweh D.842 sont des créations originales de l'écrivain, tandis que Der blinde Knabe D.833 est la traduction d'un poème de Colley Cibber, auteur et dramaturge anglais de la première moitié du XVIII^e siècle.

Dans une pareille volonté de s'ouvrir à un public allophone, Schubert écrit, en 1825, pas moins de sept pièces empruntées à The Lady of the Lake de Walter Scott. Édité en 1810, le poème paraît dans une traduction allemande en 1819, l'année où Gioachino Rossini compose, sur le même sujet, son opéra La Donna del Lago. Publiés sous forme bilingue en 1826 comme opus 52, les Sieben Gesänge aus Walter Scotts «Fräulein vom See» mélangent les distributions, alternant solo, quatuor de voix d'hommes et chœur de femmes. Les deux Lieder présentés ce soir, Normans Gesang D.846 et Lied des gefangenen Jägers D.843, se caractérisent par l'omniprésence d'un même rythme, moyen souvent utilisé par Schubert pour exprimer l'inéluctabilité du destin. Au motif pointé du premier, dans lequel un guerrier fait ses adieux à sa femme, répond un rythme de polonaise dans le second, où résonne la plainte d'un prisonnier.

Tandis que Schubert se tourne vers un long poème narratif avec *The Lady of the Lake*, il s'attaque au genre de l'épopée avec *Das Heimweh* D.851 et *Die Allmacht* D.852. Évêque et même patriarche de Venise, Johann Ladislav Pyrker est aussi un poète dont le compositeur fait connaissance en 1820 et auquel il dédie son opus 4, un recueil de quatre lieder. Les deux hommes se croisent à nouveau en 1825 et Pyrker met entre les mains de Schubert deux textes extraits de ses épopées *Tunisia* et *Perlen der heiligen Vorzeit*. La première raconte la croisade à Tunis de Charles Quint, alors que la seconde évoque des personnages de l'Ancien Testament. Dans *Das Heimweh*, le protagoniste, « fils des montagnes », pense avec nostalgie, depuis l'Afrique, à sa lointaine patrie alpine. Le piano installe un paysage sonore monotone et sombre que viennent éclairer quelques souvenirs. L'un d'eux fait entendre un ländler, avant que ne revienne le thème initial, lancinant. Le prophète Élisée prend la parole dans *Die Allmacht* où il rappelle la grandeur de Dieu. De riches accords en d'incessants triolets affirment ici toute la majesté du divin.

La plupart des poètes dont les oeuvres sont présentées dans le programme de ce soir ont été mis en musique à de multiples reprises par Schubert. C'est le cas de Johann Mayrhofer, ami proche à l'origine de presque cinquante lieder écrits entre 1814 et 1824, parmi lesquels *Auflösung* D.807 et *Abendstern* D.806. Dans ce dernier Lied, la solitude de l'étoile du berger devient le symbole d'un monde sans amour. Schubert l'illustre par un mode mineur parsemé de nombreuses dissonances, voilées dans une nuance pianissimo. Ami lui aussi – et même camarade de classe, Franz von Schlechta fournit au compositeur les vers de sept lieder dont *Des Sängers Habe* D.832.

En 1825, Schubert songe à un nouvel opéra d'après l'épopée *Die bezauberte Rose* d'Ernst Schulze. Ce projet restera sans lendemain, mais il compose à ce moment-là plusieurs pièces sur des textes de ce poète, à l'image de *Auf der Bruck* D.853. Cette page est une chevauchée haletante et sans repos, dans l'esprit d'*Erlkönig*, une errance sans but où se devine la thématique du futur *Winterreise*.

L'oeuvre des frères August Wilhelm et Friedrich Schlegel fait, elle aussi, partie de l'univers littéraire de Schubert, comme en atteste une vingtaine de lieder étalés sur une décennie. Fülle der Liebe D.854 est la dernière pièce que le compositeur écrit sur des vers de Friedrich. La richesse de l'harmonie et des modulations traduit ici toutes les nuances du sentiment amoureux, « blessure fatale » qui ne guérit jamais. Il est de même question d'amour dans Wiederseh'n D.855, mais August Wilhelm l'évoque avec un sentiment de gratitude et de contentement, prétexte à un lied strophique au charme mélodique sans pareil.

Il arrive également à Schubert de ne s'intéresser à un auteur que de manière passagère. C'est ainsi que Der Einsame D.800 et Im Abendrot D.799 sont les deux seules de ses compositions sur des vers de Karl Lappe, poète de Poméranie actif principalement dans la région de la ville Stralsund. Der Einsame exprime le bonheur d'une vie solitaire à la campagne. Le chant des grillons résonne au travers de croches immuables sous lesquelles se fait entendre un motif maintes fois répété qui donne à ces pages un caractère profondément terrien. Im Abendrot est une ode au crépuscule, un moment de pure contemplation accompagné par le clavier dans le style d'un choral et qui se termine dans un pianississimo aussi évanescent que les ultimes lueurs du jour.

Schubert est l'auteur de quelque six cents lieder, mais on lui doit aussi un impressionnant corpus d'environ cinq cents danses pour piano. Cette part de son oeuvre est aujourd'hui passablement négligée, mais lui vaut pourtant de son vivant une importante reconnaissance avec, notamment, la publication de plusieurs recueils. Les pièces du Viennois ne sont pas des morceaux stylisés, tels ceux d'une suite baroque, mais sont bel et bien destinées à être dansées. Cette musique de divertissement n'est pas seulement le témoin de la mode de l'époque mais également celui d'une société où faire de la musique entre amis ou dans des salons aristocratiques fait partie intégrante de la vie culturelle. Valses, ländler, danses allemandes, écossaises, menuets ou autres galops essaient dès lors tout au long de la carrière du compositeur et les années 1824 et 1825 se révèlent fructueuses dans ce domaine-là également. Plusieurs cahiers voient alors le jour, notamment les Dix-sept Ländler D.366 et les Seize Danses allemandes et Deux Écossaises D.783.

Ces pièces sont essentielles pour appréhender le milieu social et culturel au sein duquel Schubert a évolué. Elles sont ainsi, au même titre que les lieder, indissociables des fameuses schubertiades, ces réunions organisées régulièrement à partir de 1821 et où musique, danse et littérature se partageaient la scène.

Horsfor~~tee~~

Yaël Hêche

www.communiqlamusique.ch

Samuel Hasselhorn

Samuel Hasselhorn naît en 1990 à Göttingen. Il étudie le chant au sein des conservatoires de Hanovre et Paris. Il perfectionne ensuite son art auprès de Patricia McCaffrey, professeur de chant à New York. Après plusieurs prix et récompenses qui honorent son talent en Allemagne, en France ou à New York, il remporte, en 2017, le premier prix du Concours international Das Lied. L'année suivante ce sont les prestigieux premiers prix du Concours Reine Elisabeth et de celui de SWR Jungen Opernstars qui couronnent un début de carrière prometteuse.

Depuis lors, Samuel Hasselhorn est invité, en concert et en récital, à se présenter dans nombre de salles et festivals en Europe et aux États-Unis. Il a été membre, pendant deux ans, de l'ensemble de l'Opéra de Vienne où il a interprété notamment les rôles de Mathis dans Mathis der Maler de Hindemith et de Pélleas dans Pélleas et Mélisande de Debussy. La saison lyrique 2024-2025 le voit faire ses débuts dans les rôles d'Eugène Onéguine puis de Papageno (dans la Flûte enchantée de Mozart); il apparaît également à l'affiche de Tannhäuser de Wagner (Wolfram), Le Paradis et la Péri de Schumann. Son répertoire s'élargit encore avec les Knaben Wunderhorn de Mahler ou le Requiem de Brahms. Belcore dans L'Élixir d'amour de Donizetti, Figaro dans le Barbier de Séville de Rossini et du comte dans Les Noces de Figaro de Mozart. En récital, il connaît un succès grandissant aux côtés de plusieurs pianistes au nombre desquels il faut compter Malcolm Martineau, Helmut Deutsch et Ammiel Bushakevitz, collaborations artistiques qui valent aux mélomanes des enregistrements fort applaudis.

Ammiel Bushakevitz

Le pianiste Ammiel Bushakevitz naît à Jérusalem et grandit en Afrique du Sud. Il étudie l'art du piano à la Hochschule für Musik und Theater de Leipzig et au Conservatoire national Supérieur de Musique de Paris en bénéficiant des conseils de Philipp Moll et Alfred Brendel. Il a également le privilège d'être un des derniers élèves de Dietrich Fischer-Dieskau qui l'invite, en 2011, à l'assister dans les master-class que donne le célèbre baryton tant à l'Universität der Künste de Berlin que dans le cadre des Schubertiades de Schwarzenberg (Autriche). Les arcanes du Lied lui sont encore dévoilées par des mentors tels que Brigitte Fassbaender, Barbara Bonney, Thomas Quasthoff ou Matthias Goerne.

Fort de ces enseignements et de ses aptitudes, Ammiel Bushakevitz est le lauréat de nombreux concours de grande renommée qui reconnaissent le rayonnement de ses qualités de pianiste soliste, de chambriste ou d'accompagnateur.

S'il en est besoin, les collaborations qu'ils tissent avec les meilleurs chanteurs du moment témoignent avec éclat de son talent. Il suffit de citer les noms de Dame Felicity Lott, Christian Gerhaher ou Thomas Hampson pour s'en convaincre.

Non content de mener une remarquable carrière, Ammiel Bushakevitz montre un vif intérêt pour l'éducation de jeunes instrumentistes. C'est ainsi qu'il donne de nombreuses master-classes à travers le monde et offre son mentorat pour soutenir la formation de jeunes musiciens, en particulier dans des pays en voie de développement.